

## Sylvie GERMAIN et la « convulsion du monde »

Il y a quelques années déjà, les lycéens élisait le roman de Sylvie GERMAIN, « Magnus », prix Goncourt des lycéens. C'était en 2005. Et cette année 2016, l'association LEAR invite l'auteure à une série d'échanges dans les lycées rochelais. Le lycée VIELJEUX fait partie des établissements dans lesquels elle « répond aux questions d'élèves » et tant pis pour « la promotion » de son nouveau roman, « A la table des hommes ». Sylvie GERMAIN n'est pas un écrivain médiatique. Loin des paillettes et de l'éclat des projecteurs, elle préfère donner du temps à la réflexion, l'humour, l'intelligence. La Littérature et la pensée ne se satisfont pas du zapping.

Dans la salle du CDI spécialement aménagée pour « l'événement », les élèves sortent de leurs poches une liste de questions. Certains préparent déjà un exemplaire à dédicacer : « Magnus » pour la plupart, « l'Inaperçu » pour les autres. Sans grande surprise, l'entretien s'engage sur les thèmes de la profession et de l'inspiration. Comment vous vient l'inspiration ? L'écrivain vit-il de sa plume ?... « De son clavier ! » rectifie-t-elle ! Mais elle aime l'expression « vivre de sa plume ». Les mots ont toujours un effet sur celui qui les côtoie et qui les travaille de l'intérieur. D'ailleurs, à un élève qui rend hommage à la qualité poétique de son écriture et qui lui demande si elle va « trouver les mots dans le dictionnaire », Sylvie GERMAIN rétorque qu'elle va seulement les vérifier dans le Grand Robert ! C'est alors que tout commence ! Le rebond de l'imaginaire, la traque des racines, des familles, des rapports infinis que les mots entretiennent les uns avec les autres.

Le véritable écrivain a du flair, il va dénicher ses thèmes au fond de ce magma complexe que certains appellent l'inspiration. Osons une métaphore : elle confie que le personnage sur lequel s'ouvre son dernier roman est un petit cochon en liberté. Elle a pris plaisir à suivre ses mouvements, ses cabrioles, à se mettre du côté du groin, de l'épiderme de l'animal pour essayer de capter la réalité autrement. Ça ressemblerait à ça, le travail de l'écriture, à cette recherche impatiente des racines et des suc naturels qui finiront par faire pousser une phrase... Il y a quelque chose du « tâcheron » dans le métier d'écrivain dans la mesure où pour écrire, il faut retourner la terre, disperser la motte, tordre le stylo pour enfin tordre les mots.

Dans ce travail sourd et lent, dans ce « gros bouillon » de l'écriture, l'œuvre est en germination, mais elle n'est jamais terminée. « Magnus » faisait référence à la seconde guerre mondiale et à la barbarie nazie ; de la même façon « A la table des hommes » évoque un pays imaginaire qui pourrait bien être l'ex-Yougoslavie. Dans ces deux cas précis, l'auteure prolonge son interrogation sur ce qu'elle appelle « le schéma génocidaire ». Car ce qui l'interpelle au-delà de ces faits réels qu'un écrivain comme MODIANO (qu'elle cite au détour d'une phrase) a plus précisément qu'elle su faire revivre, c'est la question de l'humain. L'humain et toutes ses passions qui l'entraînent souvent dans le vertige et les tourments. En cela, Sylvie GERMAIN continue l'œuvre de grands auteurs dont elle cite l'influence et le rayonnement moderne : DOSTOÏEVSKI, TOLSTOI, BERNANOS, STEINBECK. Ces écrivains qu'elle admire se sont « emparés de la folie humaine » et ont posé la question de Dieu et de l'existence du Mal. « *Le cœur de l'homme n'est qu'un champ de bataille où luttent Dieu et le diable* » écrit DOSTOÏEVSKI dans « les Frères Karamazov ». Dans les romans de

Sylvie GERMAIN, les personnages eux aussi font « une traversée tourmentée ». Ils plongent dans cette épreuve pleine de bruit et de fureur pour en ressortir autrement, au terme de l'aventure...

Au premier rang, un élève s'endort contre les genoux d'un camarade à qui on a demandé d'éteindre son portable et qui aimerait sans doute aborder un thème plus léger... Il ose enfin la question qui lui brûle les lèvres. Pourquoi vous intéressez-vous tant au thème du génocide ? La question est essentielle, elle permet d'approfondir la réponse qui vient d'être fournie à cet autre élève qui interrogeait l'auteure sur le sens de « théophanie » : comment expliquer cela ? Le monde traverse des moments de convulsion ou « Dieu n'est pas dedans »... Eh bien, ces moments de convulsion, ce sont ceux qui secouent l'écrivain : tout remonte à la surface de son œuvre, souvenirs, préoccupations, instincts, sensations, mythes, religions, actualités... Encore une fois « le gros bouillon » jeune homme ! Ce même bouillon qui jaillira dans votre esprit si, d'aventure, vous devenez auteur ! Quand j'avais votre âge, j'ai vu un jour, en cours d'histoire, le film « Nuit et brouillard » et j'ai été profondément bouleversée. La « convulsion du monde » défilait devant mes yeux d'adolescente, s'étalait là, dans toute l'ignominie de la Shoah... Aujourd'hui, c'est sous vos yeux à vous qu'elle s'est mise à défiler et tout a commencé le 11 septembre 2001...

Vous êtes les enfants de la génération de Charlie Hebdo, du Bataclan... Vous éprouverez peut-être le besoin de le manifester un jour, à votre tour, alors vous serez devenus écrivains.